

Jeanne Moreau & Étienne Daho

« La vie nous est donnée pour prendre des risques », affirme **Jeanne Moreau**. Artistiquement, elle en a pris beaucoup pour construire, par des choix audacieux, une carrière d'actrice de théâtre et de cinéma qui a fait d'elle une icône. Celle qui est devenue comédienne « comme on entre en religion » a d'abord effectué un parcours traditionnel : conservatoire, Comédie-Française, troupe du T.N.P. de Jean Vilar, avant de faire ses débuts au cinéma en 1950. Orson Welles, Louis Malle, Michelangelo Antonioni, Luis Buñuel, François Truffaut, Jacques Demy ou encore Rainer Werner Fassbinder feront souvent appel à elle pour jouer « des femmes rêvées par les hommes ». Mais elle n'abandonnera jamais le théâtre, jouant en 1986 pour Klaus Michael Grüber *Le Récit de la servante Zerline*, qui l'a « marquée à vie », avant d'être en 1989 *La Célestine* dans la mise en scène d'Antoine Vitez, qui marquera son retour au Festival d'Avignon. Un Festival qu'elle a traversé depuis les premiers jours aux côtés de Jean Vilar dès 1947 (*La Tragédie du roi Richard II*), puis en 1951 (*Le Cid* et *Le Prince de Hombourg*) et en 1952 (*Lorenzaccio*). Persuadée que jouer, « c'est faire tout entendre des mots des autres », elle sera la Merteuil du *Quartett* d'Heiner Müller, donné en lecture avec Sami Frey dans la Cour d'honneur en 2007, et portera la parole de Flavius Josèphe pour Amos Gitai dans *La Guerre des fils de la lumière contre les fils des ténèbres* en 2009.

À Rennes, c'est à la toute fin des années 70 qu'**Étienne Daho** chante pour la première fois aux très rock Transmusicales de Rennes. C'est le début d'une carrière qui fera de lui l'une des figures de proue de la pop hexagonale. Depuis *Le Grand Sommeil* qui le révèle, ses albums – *Week-end à Rome*, *Tombé pour la France*, *Éden*, *Corps et Armes* et plus récemment *Révolution* et *L'Invitation* – connaissent tous un succès public, national et international. Parallèlement à ses projets personnels, il collabore avec Brigitte Fontaine, Jacques Dutronc, Jane Birkin, Alain Bashung, Françoise Hardy, Charlotte Gainsbourg, Vanessa Paradis ou encore Marianne Faithfull, et ose les reprises, avec *Mon manège à moi* d'Édith Piaf ou *Comme un boomerang* de Serge Gainsbourg. Amoureux de littérature et grand lecteur de poésie, ses goûts musicaux le portent autant vers la pop anglo-saxonne, le Velvet Underground, David Bowie que vers la chanson française, Léo Ferré ou Barbara. C'est en 1997 qu'il chante un extrait du *Condamné à mort*, intitulé *Sur mon cou*, avant de proposer à Jeanne Moreau de partager avec lui, dans un disque et sur scène, l'intégralité de ce poème où il retrouve tous les thèmes de la musique rock : « Le drame, la théâtralité, la poésie, le romantisme, la violence et le danger. »

Plus d'informations : www.tsprod.com

Entretien avec Jeanne Moreau et Étienne Daho

Jeanne Moreau, vous avez croisé l'œuvre de Jean Genet à diverses reprises. Vous avez été l'héroïne du film *Mademoiselle*, dont il avait écrit pour vous le scénario. Vous avez également joué un rôle important dans *Querelle* de Fassbinder et vous voilà aujourd'hui, auprès d'Étienne Daho, dans *Le Condamné à mort*. Quelle relation aviez-vous avec lui ?

Jeanne Moreau : J'ai connu Jean Genet vers la fin des années 50, il me semble, par des amis communs. Je ne sais plus bien comment les choses se sont passées, mais il y a eu très vite entre nous une sorte de complicité. Je me souviens d'une époque où Genet venait m'attendre presque tous les soirs à la sortie du Théâtre Antoine. Il m'entraînait dans des bars, souvent à la Coupole, où il m'utilisait comme appât pour attirer de beaux garçons. On s'amusait beaucoup, il était drôle, vivant. D'où venait cette complicité ? Je ne sais pas, mais peut-être avait-il senti que son univers ne m'était pas inconnu... J'avais été très jeune en rébellion contre mon milieu familial et, dès l'âge de sept ans, j'avais vécu à Montmartre, je connaissais ce monde de voyous, de souteneurs, de petits voleurs, j'avais même aperçu une fois Pierrot le Fou. Pendant la guerre, j'avais habité, à l'angle de la rue de Douai et de la rue Mansart, un hôtel de passe. Les putains étaient des copines, je traduisais les lettres qu'elles recevaient, après la Libération, des soldats américains. Nous ne parlions jamais de tout cela Genet et moi, mais c'était entre nous, nous avions nos antennes. Et j'aimais sa compagnie, vraiment. Il avait quelque chose de nourrissant dans la conversation, mais il avait aussi un côté un peu effrayant : j'avais l'impression de frôler le danger avec lui. Ce n'était pas une peur insurmontable, c'était même excitant, mais il était comme le feu, il pouvait vous embraser. Il y a deux jours, avant de m'endormir, je pensais à Genet et savez-vous quelle image m'est venue ? Celle d'une pierre. Il me faisait penser à une pierre. Il aimait rire, plaisanter, mais il y avait en lui quelque chose de fermé, de mystérieux. Avec une sorte de cruauté, comme lorsqu'on dit de quelqu'un qu'il a un cœur de pierre. Il était capable de dire des choses exquises et, tout à coup, d'être d'une extrême brutalité. Genet, c'était un diamant noir ! Ça existe, vous savez, les diamants noirs, personne n'a envie d'en porter sur une bague. Mais c'était ça son génie, cette capacité à pénétrer les âmes, à voir la vilénie et à la transformer en beauté.

Étienne Daho, sans l'avoir connu, vous avez, vous également, un long compagnonnage avec Genet, comment la rencontre s'est faite pour vous ?

Étienne Daho : Ma rencontre s'est faite à l'adolescence, d'abord par la musique, probablement parce que c'est un langage qui m'est plus immédiat, plus familier. J'avais entendu David Bowie évoquer son admiration pour Genet et j'ai longtemps cru que sa chanson *The Jean Genie* lui était dédiée. Les punks de ma génération et les "auteurs" du rock, tels que Patti Smith, ont aussi revendiqué son héritage et en ont fait un héros. On retrouve souvent dans le rock les fantasmes de la dangerosité, du drame, du sexe, mais aussi le côté théâtral et flamboyant que l'on peut retrouver dans l'œuvre de Genet. Ce fut la première clé. J'ai ensuite découvert l'album *Le Condamné à mort* mis en musique par Hélène Martin et interprété par Marc Ogeret. Bien que jeune, j'avais été très impressionné par ce disque et par ce texte charnel et poétique, qui est comme une corde tendue par le désir.

Et qu'aviez-vous entendu ?

É. D. : J'ai entendu la force avec laquelle Genet brave les interdits et son absence de jugement. Il n'y a ni bien ni mal. Tout est ouvert, rien n'est borné, figé. C'est très séduisant, lorsque l'on est un adolescent romantique en quête d'absolu, en train de se construire et qui doit se confronter aux interdits et à la morale des autres... Soudain, on tombe sur un livre, une musique, une œuvre qui vous apporte cette liberté, cette ouverture. Genet a fait partie de ces auteurs qui m'ont ouvert un monde dont on ne ressort pas indemne et qui vous donnent aussi de la force.

J. M. : Des hommes comme Genet manquent terriblement aujourd'hui ! C'était la voix de l'insurgé. Il n'y a plus d'insurgé. On vit dans une société où l'on ne parle que de transparence, alors que tout est obscur, abus de pouvoir, appât de l'argent ! Il manque une voix comme celle de Genet, une voix libre.

Étienne Daho, vous avez, de façon plutôt inattendue, intégré à votre répertoire le poème *Sur mon cou* depuis longtemps. Comment cela s'est-il réalisé ?

É. D. : En 1997, Hélène Martin, que je connaissais depuis de nombreuses années, m'a invité à interpréter *Sur mon cou*, un extrait du *Condamné*, à l'un des concerts qu'elle donnait au Théâtre Molière. Cela a été un très beau moment et j'ai ensuite conservé cette chanson dans mon répertoire, avec l'envie d'aller plus loin et d'enregistrer l'intégrale du *Condamné*, attendant patiemment que ce projet mûrisse, mais aussi que le destin me fasse un signe pour foncer. La rencontre avec Jeanne et notre envie commune de nous lancer ensemble dans cette aventure ont été l'étincelle.

Et comment Jeanne Moreau est-elle entrée dans ce projet ?

É. D. : Jeanne est venue me voir un soir à l'Olympia.

J. M. : Et une autre fois à la salle Pleyel. Toute l'histoire a commencé là. Quand Étienne m'a parlé de ce projet, j'ai tout de suite dit oui. On ne se connaît pas depuis longtemps, mais vous savez, il y a des gens qu'on rencontre et on a l'impression de les avoir toujours connus.

Ce poème est un hymne d'amour à un vrai condamné à mort qui, malgré sa beauté, n'était pas tout à fait angélique, Maurice Pilorge.

É. D. : Oui, c'est vrai, Maurice Pilorge était surtout un petit voleur dont Genet a fait sa muse et il n'aurait pas autant fantasmé, s'il n'avait pas eu cet objet du désir qu'est Pilorge. Tout commence dans une cellule de prison, mais très vite nous sommes ailleurs, dans la liberté, la nature, les fleurs, le vent, les arômes... Ce texte parle de l'énergie de vivre, du désir, de la vie. C'est un texte remuant et universel.

Pour en revenir au spectacle, vous avez décidé, Étienne Daho, de ne pas composer une nouvelle musique et de conserver celle d'Hélène Martin, pourquoi ?

É. D. : La musique d'Hélène Martin est remarquable en tous points et d'une très grande justesse par rapport au texte. Sa musique réussit à tendre cette main qui amène l'auditeur à entrer en communication avec Genet. Toutefois, j'ai réarrangé les musiques d'origine pour faire une version nouvelle de l'œuvre, qui nous ressemble à Jeanne et moi.

J. M. : Cela pouvait être un danger terrible. Hélène Martin, qui a toujours eu une grande connivence avec Genet, a trouvé un rythme qui a une qualité d'évidence. Sans Hélène Martin, ce récital n'aurait pas existé. Et beaucoup de gens ignoreraient l'existence du *Condamné à mort*.

Vous avez entretenu tous les deux avec Genet et avec son œuvre un rapport qui a traversé le temps. C'est une manière de fidélité ?

J. M. : Genet fait partie de ma vie. Il a acquis même plus d'importance pour moi aujourd'hui que lorsque je le voyais tous les jours.

É. D. : Cette expérience m'a donné l'envie d'approfondir davantage mes connaissances sur l'homme, son œuvre et son parcours fascinant. Dans *Saint-Genet, comédien et martyr*, Sartre nous dit qu'il nous faut lire Genet car il nous tend un miroir pour nous regarder, que Genet nous ressemble, que Genet, c'est nous.

⊙

LE CONDAMNÉ À MORT

de **Jean Genet**

COUR D'HONNEUR DU PALAIS DES PAPES - durée 50 mn

18 À 22H

musique **Hélène Martin** arrangements **Étienne Daho**

interprété par **Jeanne Moreau** et **Étienne Daho**

et les musiciens **Philippe Entressangle** (batterie) **Marcello Giuliani** (basse) **Édith Fambuena**, **François Poggio** (guitares)
Dominique Pinto (violoncelle)

production TS3